

Hommage à Jamel Eddine BENCHEIKH

Par Christiane Chaulet Achour

S'il est une personnalité à placer sous le signe des « horizons maghrébins », c'est bien Jamel Eddine Bencheikh, décédé au mois d'août 2005 ! En quelques mots et pour inciter à des études de son œuvre polyphonique, nous voudrions évoquer cette figure du Maghreb dont la mort rend encore plus clairsemés les rangs des transmetteurs passionnés de la culture arabo-musulmane, des écrivains du Maghreb résidant en France sans renoncer à leur espace personnel. Cet écrivain « francophone » est très peu étudié par les spécialistes de littérature maghrébine, sans doute parce que l'exigence de sa parole poétique intimide.

J.E. Bencheikh est né le 27 février 1930 à Casablanca, dans une famille algérienne de magistrats, originaires de Tlemcen, ville avec laquelle il a toujours conservé des liens profonds, liés à une mémoire d'enfance et à une filiation socio-culturelle. L'espace imparti ne permet pas de retracer les étapes de son itinéraire intellectuel et universitaire, consignées par ailleurs¹, mais plutôt de pointer des moments signifiants.

Alors qu'aujourd'hui Ibn Khaldoun est re-découvert, il y a travaillé avec Georges Labica dès 1964 à Alger. Dans le même temps, il menait une enquête poétique avec Jacqueline Lévi-Valensi, sur la poésie algérienne de langue française, qui donna un ouvrage de poids, malheureusement épuisé : *Diwan Algérien. La poésie algérienne d'expression française, 1945-1965*², anthologie qui reste une référence majeure. Durant un peu plus de cinq années à Alger, il s'investit dans cette toute nouvelle nation algérienne, par son enseignement et ses articles dans la presse, avec la passion et la causticité qu'on lui a connues. Quelques articles ont été repris en 2001, chez Séguier-Atlantica, sous le titre, *Ecrits politiques*.

Il quitte volontairement l'Algérie en 1967, ne voulant pas être prisonnier d'un régime politique qui entravait la liberté d'expression des intellectuels et des citoyens. L'indécision résidentielle entre la France et l'Algérie qui est flagrante entre la fin des années 50 et la fin des années 70, prend fin alors et s'ouvre la période de son « exil ». Il n'est pas le seul de sa génération à vivre ce balancement aisément compréhensible pour ceux qui se sont faits dans la résistance au colonialisme, entre formation française et aspiration forte à l'indépendance nationale. Cette oscillation est sensible dans ses écritures d'alors et mérite d'être soulignée comme significative. On remarque que s'élaborent, sous la même plume, un ensemble poétique comme « Le joueur de flûte » et une thèse, par définition érudite, sur les siècles passés de la civilisation arabo-musulmane. Dès 1975, il publie, chez Anthropos³, sa thèse d'état sous le titre de *Poétique arabe* ; titre lui-même qui dit son ambition de doter la littérature arabo-musulmane d'instruments d'analyse les plus modernes comme il l'exprime fortement dans son introduction. Il poursuivra jusqu'au terme de sa vie cette entreprise de tenter d'intéresser des intellectuels du monde arabe à une vraie connaissance de leur

¹ - Nous avons publié, au cours de l'année 2006, deux essais. Le premier aux éditions Chèvrefeuille étoilée à Montpellier, en février, *Jamel-Eddine Bencheikh, une parole vive*, avec une préface de Waciny Laredj ; le second, en août, aux éditions du Tell à Blida-Algérie, *Jamel-Eddine Bencheikh – Polygraphies*, coll. « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », 184 p., préface de Jean-Claude Xuereb.

² - Hachette, 1967.

³ - Dont le sous-titre est « essai sur les voies d'une création ». Les éditions Anthropos à Paris, Publications de la Sorbonne, Université de Paris IV, Série N.S. Recherches – 12. Réédition dans la collection Tel Gallimard.

patrimoine et des intellectuels français à une connaissance dépassant les clichés commodes, ceux qui dispensent de mettre à distance les certitudes momifiées. Parallèlement à cette thèse, le conte-poème, « Le joueur de flûte » clôt *Le Silence s'est déjà tu*⁴ et est édité tardivement dans la première œuvre poétique de l'écrivain, en 1981, au Maroc. Ce conte-poème met aux prises deux personnages, le joueur de flûte et le poète, toute une gamme de positionnements contradictoires animant la confrontation. Celle-ci est sensible à tous les niveaux : ceux des formes poétiques, des outils linguistiques, des symboles incrustés en texte, des références qui le nourrissent. De cette confrontation naît une harmonie textuelle qui conjoint poésie moderne, oralité fondatrice et musique : « Et moi j'écrivais maintenant de droite à gauche, accouplant voyelles et consonnes, alors que mon écriture natale révèle seulement la forme du mot, son corps, et laisse secrète sa musique et son mouvement ».

Dans ces années d'installation en France, ce double mouvement d'érudition qui dispose, de façon visible, les fruits d'une culture dans le champ éditorial français, et de création qui approfondit la quête de l'expression poétique au creux fécond d'une double culture et de trois langues, court dans les œuvres éditées jusqu'en 2005. Le premier mouvement, celui de l'érudition, est celui qui a fait connaître Bencheikh, aux côtés d'André Miquel, comme spécialiste des *Mille et une nuits* dont il est traducteur, commentateur et qui réapparaissent dans certains poèmes. Les 3 tomes désormais disponibles dans la prestigieuse collection de la Pléiade sont là pour en témoigner. Il a été aussi co-auteur, avec A. Miquel, de propos croisés intitulés, *D'Arabie et d'Islam*⁵ dont la lecture est particulièrement suggestive par les temps qui sont les nôtres où ces voix demeurent des références accessibles pour ceux qui veulent comprendre ou, au moins, s'informer.

J.E. Bencheikh a aussi poursuivi, dans la plus grande discrétion, l'édition de ses textes poétiques. On peut citer, sans exhaustivité, quelques titres : *Transparence à vif* (Rougerie, 1990) - *Cantate pour le pays des îles* (Marsa Editions, Paris, 1997, rééd. Alger, 2003) - *L'Aveugle au visage de grêle* (Jacques Brémond, 1999, Prix Claude Sernet 2000). En 1998, il a publié à Paris, chez Stock, un roman-Chronique, *Rose noire sans parfum* dont nous avions proposé une note de lecture dans le n°37-38 de 1999 d'*Horizons maghrébins*.

Concluons cet hommage par une des réponses qu'il me fit à une question sur son « choix » d'aller d'une langue à l'autre et d'écrire sa poésie en français :

« Avez-vous lu dans *La Revue des deux mondes*, novembre 1991 (...) Je m'y explique sur mon choix du français. Pourtant l'arabe a accompagné toute ma vie : fils d'un magistrat spécialiste en droit musulman, agrégé d'arabe, Docteur es-lettres en poésie arabe, c'est la poésie d'Eluard, Aragon, Char qui m'a ouvert la voie de la modernité. C'est en cette langue que je me sentais libéré de toutes les traditions et obligations religieuses, culturelles, politiques et sociales. En elle je pouvais tout oser et n'avais à rendre compte à personne. J'ai grand plaisir à faire une conférence en arabe, à traduire de l'arabe mais la créativité appartient chez moi au français ».

⁴ - *Le Silence s'est déjà tu*, Poèmes, Rabat, SMER, 1981, 196 p. « Le joueur de flûte » a été réédité une première fois dans la revue *Algérie Littérature/Action* dans « Les Introuvables », n° 9, mars 1997, pp. 175 à 187. Et réédité dans le Tome I de la réédition de l'œuvre complète de J.E. Bencheikh chez Tarabuste, Saint-Benoît-du-sault, *Poésie I*, pp. 179 à 205, en 2002.

⁵ - Ed. Odile Jacob, 1992.

Il y a une méconnaissance certaine de ses textes de créations. Les textes sont là et par eux, en eux, on peut trouver de quoi se nourrir, de quoi apprendre et comprendre, désirer et vivre.